



HAL
open science

La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet. La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain. Les Mondes du travail , 2019, Ecrire à propos du travail, 22, pp.67-80. hal-03147440

HAL Id: hal-03147440

<https://hal.science/hal-03147440>

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Grenouillet
Université de Strasbourg

La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain

Article paru dans *Les Mondes du travail* n° 22, ISSN 1778-0306, janvier 2019, p. 67-80.

Envoyé à Marc Lorient : marc.lorient@orange.fr

Résumé en français

Depuis les années 1990 et surtout au tournant du XXI^e siècle, le thème du travail a émergé, à la fois dans les romans publiés à chaque rentrée littéraire, et en tant qu'objet d'études académique chez les chercheurs en littérature. C'est cette double émergence qui est interrogée. Cette contribution insiste sur ce qui caractérise l'approche littéraire du travail (soit la priorité accordée à une recherche et une mise en évidence de la *valeur* littéraire) et met l'accent sur deux aspects : si écrire sur le travail/étudier la littérature du travail peut signifier la quête d'une place dans le champ littéraire, elle exprime aussi une attente politique ou l'espoir d'une repolitisation de la littérature, dont la réception de l'œuvre de François Bon (*Daweoo*) est révélatrice.

Résumé en anglais

Since the 1990s and especially at the turn of the twenty-first century, the theme of work has emerged, both in the novels published at each year, but as an object of academic study among literary researchers. It is this double emergence that is questioned. This contribution emphasizes what characterizes the literary approach to work (ie the priority given to research and highlighting the literary value) and focuses on two aspects: to write about the theme of work or to study this literature may mean the search for a place in the literary field, or also expresses a political expectation or the hope of a repolitization of literature, whose reception of the work of François Bon (*Daweoo*) is revealing.

Bio-bibliographie

Corinne Grenouillet, Maître de conférences HDR en littérature française à l'Université de Strasbourg, rattachée au Centre d'Étude sur les Représentations : Idées, Esthétique, Littérature XIX^e-XXI^e siècles (EA 1337, Configurations littéraires) est une spécialiste d'Aragon. Ses travaux récents sont consacrés à la littérature française contemporaine. Elle a publié *Usines en texte, écritures au travail : témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle* (2015).

Depuis les années 1990 et surtout au tournant du XXI^e siècle, le thème du travail a émergé, à la fois dans les romans publiés à chaque rentrée littéraire, et dans les études académiques des chercheurs en littérature, c'est-à-dire les spécialistes de littérature française et de littérature comparée (soit, pour reprendre la classification du Conseil National des Universités, respectivement les 9^e et 10^e sections) ou de cette discipline parente que sont les sciences du langage (7^e section), dont l'objet n'est pas le texte littéraire, mais des phénomènes linguistiques. C'est cette double émergence que nous interrogerons ici¹. De leur côté, les sociologues s'intéressent depuis l'origine de leur discipline, ou peu s'en faut, aux mondes du travail, *mondes* au pluriel comme l'indique fort à propos le titre de la revue, tandis que les « champs du dialogue » entre sociologie et littérature (Viart, 2007) se sont ouverts depuis longtemps dans les œuvres des plus grands auteurs contemporains, qu'il s'agisse d'Annie Ernaux, François Bon, Pierre Michon ou Pierre Bergounioux, aucun de ces écrivains ne négligeant la place du monde du travail dans la vie des hommes.

Nous montrerons que ce nouveau « champ » (Bourdieu, 1991 et 1998) est traversé par une ligne opposant textes fictionnels (romans pour l'essentiel) et « factuels » (témoignages, narrations documentaires, récits de filiation entre autres), ligne volontairement brouillée dans certains textes de littérature contemporaine, et essaierons de comprendre ce qui caractérise l'approche littéraire du travail (soit la priorité accordée à une recherche et une mise en évidence de la *valeur* littéraire). Ce faisant, nous mettrons l'accent sur deux aspects : si écrire sur le travail/étudier la littérature du travail peut signifier la quête d'une place dans le champ littéraire, elle exprime aussi une attente politique ou l'espoir d'une repolitisation de la littérature, dont la réception de l'œuvre de François Bon nous semble révélatrice.

1. L'émergence d'un continent

La littérature contemporaine s'est saisie du travail comme le montrent les corpus panoramiques établis par Isabelle Krzykowski (2011), Sonya Florey (2013), Aurore Labadie (2015 et 2016), Thierry Beinstingel (2017) ou moi-même (2015). Beinstingel (2017) étudie un corpus principal portant sur 55 « récits et romans étudiés » et complété par un « corpus complémentaire » de 174 entrées. Deux ans avant lui, Labadie avait établi un triple corpus, « corpus de référence » (11 titres), « resserré » (20 titres) et « élargi » (87 titres) – augmenté d'un corpus « généalogique » de 46 titres qui ne concernent pas la littérature contemporaine –, soit 118 titres révélant la variété et l'hétérogénéité des « romans d'entreprise » contemporains, en termes de contenus et de styles. Si faire la synthèse de cette production dans le cadre d'un article relève de la gageure, on peut noter en reprenant les catégories de ces deux auteurs² que tous les secteurs du travail sont aujourd'hui couverts par la littérature : l'usine, le secteur informatique, la grande distribution, la finance, les centrales nucléaires, les télécommunications, les sociétés de conseil, le secteur alimentaire, le commerce, la manutention et l'emballage, l'édition et la presse, les multinationales anonymes (Labadie, 2015). De même, toutes les grandes catégories socio-professionnelles sont représentées sous la forme de personnages et/ou de narrateurs : ouvriers, cadres, employés, chefs d'entreprise, agriculteurs ou professions intermédiaires (Beinstingel, 2017). Chacune

¹ Un panorama complet devrait élargir ce corpus aux livres, nombreux, publiés sur ce thème à l'étranger. La République des lettres, on le sait, s'est aujourd'hui mondialisée (Casanova, 1999) ; pour des raisons de place, mais aussi de spécialisation, nous avons réduit cette revue à la littérature française et renvoyons pour ce qui concerne la littérature italienne aux travaux de Claudio Panella rédigés en français et parus dans *La Licorne* et *Intercambiò*.

² La thèse d'Aurore Labadie a obtenu le prix de thèse de l'Université de la Sorbonne Nouvelle et a donné lieu à la publication d'un livre en 2016 (voir biblio). Thierry Beinstingel est par ailleurs l'auteur reconnu de cinq romans traitant du monde du travail contemporain publiés chez Fayard : *Central* (2000), *CV Roman* (2007), *Retour aux mots sauvages* (2010), *Ils désertent* (2012).

des rubriques que nous venons de mentionner pourrait être illustrée par plusieurs titres, pour certains salués par la presse, récompensés par des prix littéraires ou ayant eu accès à la notoriété commerciale/populaire. Contentons-nous de citer quelques noms : François Bon, Jean-Pierre Levaray, Gérard Mordillat, Robert Piccamiglio (l'usine, l'industrie) ; Michel Houellebecq (l'informatique) ; Anna Sam (la grande distribution) ; Élisabeth Filhol et Aude Walker (les centrales nucléaires) ; Mathieu Larnaudie, Eric Reinhardt (la finance) ; Tatiana Arfel, Élise Bussière (les sociétés de consulting et d'audit) ; Nathalie Kupferman (l'édition) ; Thierry Beinstingel (le commerce ; les télécommunications) ; Lydie Salvayre, Amélie Nothomb, François Emmanuel (les grandes structures multinationales et le monde des affaires) ; Zoé Shepard (les collectivités territoriales). Dans ce champ littéraire du travail, le monde ouvrier est l'objet d'une attention critique toute particulière alors qu'il ne constitue qu'une fraction minoritaire des productions littéraires actuelles (Beinstingel, 2017). Ce paradoxe s'explique à mon sens par trois facteurs : un premier facteur, général, est lié à la crise du monde ouvrier, au sentiment de sa relégation, voire à la croyance en sa disparition en tant que classe sociale ; un second facteur, de nature social et individuel, est tributaire des trajectoires de déclassement par le haut, un certain nombre d'universitaires et d'écrivains étant issus de ce monde, dont ils ont pu observer la déréliction économique ou morale. Enfin, le monde ouvrier est certainement l'objet d'un investissement à la fois affectif et politique de la part de nombreux lecteurs (et chercheurs), ce qui explique sans doute l'éclairage apporté de façon plus insistante (eu égard aux autres mondes du travail représentés) à des livres consacrés au travail ouvrier.

Aussi conséquents qu'ils apparaissent, ces corpus n'embrassent pourtant pas toute la production littéraire, loin de là. Une rentrée littéraire, avec ses deux pics éditoriaux d'automne et de janvier, assortis de remises de prix (les grands prix d'automne, les prix « des lecteurs » de janvier) comporte actuellement environ 1000 à 1200 livres, dont la plupart sont aussitôt oubliés, pilonnés et donc méconnus. Un travail quantitatif de dépouillement de cette masse révélerait sans doute d'autres titres qui n'ont pas eu la chance d'être placés au centre de l'attention par les différentes instances de légitimation de la littérature que constituent les journalistes de la presse généraliste, les critiques spécialistes de littérature, les universitaires, et, de plus en plus aussi, les amateurs³ exerçant leur jugement sur des blogs et des chaînes vidéo. Pour un tel travail, les littéraires ne sont pas armés, et préférant le qualitatif au quantitatif, portent plutôt leur analyse sur la crête émergente de ce qui semble être un mouvement de fond, régulièrement mis sous les feux des projecteurs médiatiques par les dossiers spéciaux de grands organes de presse ou de libraires⁴. C'est là qu'un travail conjoint avec les sociologues pourrait sans doute porter ses fruits en alliant exhaustivité quantitative et approche textuelle.

Les formes dans lesquelles s'expriment ces mondes du travail sont à la fois anciennes et nouvelles. Nous avons porté notre intérêt sur les genres « factuels » (Genette, 1991 : 142), c'est-à-dire des productions qui relèvent de la « non-fiction ». Ce sont des livres qu'Ivan Jablonka qualifie de son côté de « littérature-vérité » ou de « littérature du réel » (Jablonka 2014). Il est acquis qu'aucune propriété textuelle intrinsèque ne distingue un récit « factuel » d'un récit « fictionnel⁵ », pas plus la référentialité (autrement dit le fait qu'un livre se réfère à des objets existant réellement dans le monde) qu'aucun des procédés de composition et d'écriture, qui sont depuis toujours empruntés à la fiction tels les dialogues ou les descriptions. Le seul trait définitoire susceptible d'être retenu est que ces livres font l'objet

³ Qu'ils soient amateurs n'empêchent pas qu'ils soient tout aussi soumis à la pression du marché, les grands éditeurs qui détiennent une force de frappe promotionnelle ayant aujourd'hui compris la nécessité d'envoyer gratuitement des livres à ces amateurs... livres qui sont par conséquent lus et commentés sur les pages des blogs.

⁴ Par exemple, le numéro de la revue d'un collectif de libraires *Initiales*, dossier n° 25, « Écrire le travail », Sophie Garayoa et Sébastien Le Benoist (dir.), Paris, mars 2011, 59 p.

⁵ John Searle, « Le statut logique du discours de la fiction », *Sens et expression*, 1972 (cité par Genette 1991 : 143).

d'un contrat avec leurs lecteurs, un pacte « autobiographique » (Lejeune, 1975), « testimonial » (Lacoste, 2011) ou « documentaire » (Zenetti 2012) établi par le biais de différentes affirmations situées dans « péri-texte » (les propos qui entourent le texte comme les préfaces, postfaces, épigraphes ou notes de bas de pages) ou dans « l'épi-texte », c'est-à-dire dans les discours qui escortent la parution d'un livre (publicité, interviews de l'auteur, etc.) (Genette, 1987) ; cet ensemble discursif dénommé « paratexte » (péri-texte + épi-texte) prédéterminent la lecture qui sera faite des nouvelles parutions – le rôle des « prescripteurs d'opinion » médiatiques n'épargnant pas les universitaires eux-mêmes. Ce pacte délimite un horizon d'attente : le lecteur est fondé à attendre de ces livres qu'ils lui fournissent des informations fiables et vérifiables sur des faits sociologiques ou historiques et, si possible, qu'ils accroissent ses connaissances et l'aident à comprendre le monde. Ces livres ne transposent, ni ne romancent la réalité, ils délaissent « l'assertion feinte » de la fiction (Searle 1982). « Tout est fait pour que le lecteur ne lise pas le texte qu'il a sous les yeux comme une fiction » formule très clairement Marie-Jeanne Zenetti (Zenetti, 2014). Cette littérature « factuelle » a donc une portée et une visée prioritairement cognitives, même si elle peut donner lieu à un double régime de lecture, référentiel et littéraire – successif ou simultané.

Au sein de cette littérature intéressée par le monde du travail, se distinguent différents genres ou sous-genres, tels les récits d'expérience laborieuse, qui relèvent du témoignage (Grenouillet, 2015⁶), les récits de filiation ouvrière (Engelibert, 2012 et Grenouillet, 2012) ou les narrations documentaires (Ruffel, 2012 et Grenouillet, 2018). Chacun de ces sous-genres a été (et doit être) défini avec une relative précision car ils regroupent des ensembles parfois considérables de livres publiés ; en effet, c'est à ce type de classification que s'attachent de nombreux chercheurs en littérature, qui tentent de dégager les tendances esthétiques de notre époque.

Les caractéristiques du témoignage, genre qui a mauvaise presse parmi les disciplines littéraires, ont été précisés de manière restrictive par Jean-Louis Jeannelle (« récit rétrospectif en prose qu'un individu fait d'un événement circonscrit ayant marqué son existence, afin d'en certifier les conséquences ou d'en tirer un message destiné à être largement diffusé » – Jeannelle, 2004 : 94), puis par Charlotte Lacoste, qui associe elle aussi ce genre à l'écriture de l'événement historique, notamment aux massacres de masse du XX^e siècle. Or le témoignage du travail (en particulier ouvrier) renvoie moins à un « événement » qu'à des pratiques quotidiennes et ordinaires (même si les traumatismes de l'accident du travail sont souvent déclencheurs de l'écriture – Levaray, 2002), et il est d'autre part rarement centré sur le seul travail – cette variété en constitue au demeurant très souvent l'intérêt comme chez Daniel Martinez par exemple, qui alterne les descriptions de missions d'intérim et les réflexions sur sa vie conjugale (2003). L'auteur atteste avoir été un témoin oculaire de ce qu'il raconte, ce qui « actualise » d'emblée le récit. En centrant notre analyse sur les livres de Jean-Pierre Levaray, Daniel Martinez ou Marcel Durand, nous avons été attentive à la fois aux conditions de production, mais également aux conditions de réception des écrits testimoniaux du travail, qui dépendent des *pactes* (implicites ou explicites) mis en œuvre.

Du côté de la fiction, ce sont les « romans d'entreprise », tels que les a définis Aurore Labadie, qui accueillent aujourd'hui la réflexion la plus novatrice, à la fois sur les nouvelles modalités du travail, sur les transformations de la langue qui les accompagnent, et sur les formes littéraires. Ces romans sont en effet caractérisés par un double trait : en premier lieu, ils rendent compte du monde de la grande entreprise, que les médias et les discours politiques ont placée au premier plan, des phénomènes de concentration économique et du passage à un capitalisme financier que la mondialisation suscite (Labadie : 15-18). En second lieu, ces romans constituent eux-mêmes des « entreprises » formelles, proposant de nouvelles façons d'écrire, de composer et de mettre en textes, certains mettant en œuvre une véritable

⁶ Nous avons mis l'accent sur les témoignages ouvriers dans nos travaux, mais sans exclusive.

expérimentation qui sollicite un lectorat rompu à la fréquentation de formes marginales, dissidentes ou déconcertantes. On en donnera un unique exemple, celui d'*UBU roi* de Nicole Caligaris (2014), *remake* de la pièce de théâtre éponyme d'Alfred Jarry qui met en scène un homme d'affaire et d'intrigue, Urbain Burn Urnier, « sous-tête number one de la meilleure sous-tête d'une holding multinationale » (Caligaris, 2014 : 12).

2. *Vrai, faux, indécidables récits du travail.*

Le partage fiction/non fiction, si importante à notre sens dans l'appréhension du contenu de la littérature (et de l'ensemble des discours sociaux), car il procède d'un accord sur l'existence d'un monde commun et qu'il est sans doute une des conditions de possibilité d'une vie sociale, est mis à mal et régulièrement brouillé par l'écriture littéraire, ce qui oblige à une lecture circonspecte du contenu des œuvres et ce dont l'approche sociologique centré sur le contenu de ces écrits doit prendre en compte. Les nouvelles formes considérées comme « novatrices » ou « modernes », telle l'autofiction – qui raconte sous le nom de l'auteur qui en est le narrateur et le personnage principal une ou des histoires qui ne lui sont jamais arrivées⁷ – refusent précisément cette distinction, jugée archaïque bien qu'elle détermine, on le sait, l'approche commune, autrement dit la plus largement partagée, de toute œuvre littéraire. Depuis les années 1980, et en dépit du retour manifeste du référent et du récit, l'époque est en effet aux « récits indécidables » (Blanckeman, 2008) générant l'inconfort éthique du lecteur et mettant à mal les critères de vérité/fausseté rendus impropres à l'analyse. Ainsi Aurélie Filipetti (*Les Derniers jours de la classe ouvrière*) et Didier Castino dans son premier roman remarqué (*Après le silence*, Liana Lévi, 2015) empruntent-ils tous les deux l'inflexion du récit de filiation (une fille ou un fils évoque la trajectoire et le travail d'un père ouvrier disparu), mais en endossant la posture du romancier. Ces deux livres sont en effet sous-titré *romans* ; bien qu'Aurélie Filipetti insère dans son texte des documents (authentiques et vérifiables), et qu'on reconnaisse dans la trajectoire d'Angelo l'histoire de son propre père mineur et militant communiste tôt emporté par la silicose, rien n'oblige le lecteur à lire ce roman comme un récit factuel. De même, le père du narrateur dans le livre de Castino se nomme « Louis Castella », ce qui interdit l'assimilation complète avec le père de l'auteur, mort lui aussi dans un terrible accident du travail. Le brouillage est consommé dans le livre de François Bon, *Daewoo*, ce qui nous conduit à nous interroger conjointement sur les postures des auteurs et les attentes des lecteurs de littérature du travail.

3. *Daewoo, histoire d'une réception*

Paru en 2004, *Daewoo* de François Bon s'impose comme un livre majeur sur une classe ouvrière en déshérence dont il dresse une sorte d'acte de décès ; à sa sortie, le livre fait sensation dans le monde littéraire et parmi les lecteurs de gauche. Pour une fois, et depuis longtemps, un « grand écrivain » allait au-devant de la « classe ouvrière », rencontrait des femmes licenciées, les interrogeait et faisait de leurs voix l'élément d'une composition littérairement sophistiquée, mêlant la voix enregistrée et retravaillée aux extraits d'une pièce de théâtre. La presse, unanime, salua la qualité et l'originalité du livre, dont la « promotion » toucha tous les espaces culturels nationaux : F. Bon fut invité sur la radio de l'élite culturelle,

⁷ Pour le dire de manière simplificatrice. Philippe Vilain définit ainsi ce genre inventé par Serge Doubrovsky (*Fils*, 1977) qui a pris acte de la préemption de l'ancienne *autobiographie*, genre supposant l'unicité du sujet : « En résumé, j'écris à la première personne et raconte une histoire depuis un fait réel, vérifiable [...] mais transposée, à laquelle je donne un prolongement romanesque possible, un élargissement poétique sans me nommer mais sous la caution de mon patronyme ». Philippe Vilain, *L'Autofiction en théorie*, Édition de la transparence, 2009 p. 72. Voir les travaux de Philippe Gasparini, *Est-il je ? : roman autobiographique et autofiction*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, 398 p.

France-Culture, donna des entretiens aux *Inrockuptibles* et à *L'Humanité* ; Daewoo fit la Une du *Monde des livres* et figura dans les sélections littéraires (FNAC, JDD/France culture)⁸. Les universitaires ne tardèrent pas à se saisir de cet objet étrange, où le projet de Bourdieu dans *La Misère du monde* semble se combiner à l'expérimentation littéraire de haut vol et à l'éclatement post-moderne. Andrée Chauvin (2005) compare la démarche de F. Bon dans *Daewoo* et celle de Jean-Paul Goux dans *Mémoires de l'enclave* (1986) qui vient d'être réédité en 2003. À la sortie du livre, Philippe-Jean Catinchi imaginait l'auteur au travail, tel que le donne à voir Bon dans son livre : « Armé d'un de ces carnets noirs qu'il griffonne depuis l'adolescence, d'un Sony Mini Disc et d'un crayon, Bon vient se confronter au réel dont il a préparé la rencontre en lisant les coupures de presse ou en surfant sur le Net » (P.-J. Catinchi). C'est moins le *travail* proprement dit qui intéresse Bon que sa disparition, son absence et les effets induits dans les vies de femmes licenciées qui sont au cœur du roman. Le livre fait mémoire de l'histoire des vaincus, de ces ouvriers mis sur la touche par le néolibéralisme (Servoise, 2017).

Le livre est sous-titré *roman* mais beaucoup pensent, à l'instar de P.-J. Catinchi dans *Le Monde*, qu'il s'agit là d'une sorte de « défi littéraire » ou comme Martine Laval, dans *Télérama* y voient un « roman enquête, un roman réalité » dans lequel « [F. Bon] fait l'écrivain autant que le journaliste cit[ant] chiffres et noms, élabor[ant] la liste des entreprises en perdition (Moulinex, Metaleurop, Levis...) » (M. Laval). Un colloque à Clermont-Ferrand en 2007 place le livre (et les autres textes de l'auteur) sous la loupe de l'analyse littéraire en convoquant les meilleurs spécialistes. Pas moins de quatre intervenants analysent le roman (Sonya Florey, Stéphane Chaudier, Christine Jérusalem et Manet Van Monfrans). C'est dans ce cadre particulier, soit le champ de « production restreinte » pour parler comme Bourdieu, cet espace « où les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs » (Bourdieu, 1991 : 4), autrement dit où l'écrivain s'adresse à ses critiques ou à ses pairs – P. Bergounioux consacre d'ailleurs à F. Bon un texte dans les actes de ce colloque – que F. Bon « rével[e] au cours d'un entretien qu'il n'a pas pu rencontrer les ouvrières de Daewoo et que tous les entretiens sont inventés » (Jérusalem, 2010 : 181). Depuis 2017, François Bon le dit clairement sur son site à deux endroits⁹.

En 2004, à la sortie du livre, l'enjeu – pour l'auteur – est sans doute d'occuper une place particulière dans le champ, laquelle n'est d'ailleurs plus exactement celle qu'il occupe aujourd'hui. Pour ce faire, F. Bon laisse croire aux journalistes qui l'ont interviewé, qu'il a bien « colligé scrupuleusement les témoignages » et réalisé une « enquête de terrain » pour reprendre la formule de Jean-Claude Lebrun (*L'Humanité*, 27 août 2004). Il ne détrompe jamais explicitement ses interlocuteurs, les laissant imaginer que ces pseudos « entretiens réels » (qui occupent 22 séquences sur 49 dans le roman, 11 autres séquences étant des extraits de la pièce de théâtre *Daewoo*, écrite par F. Bon et montée par C. Tordjman) ont été récoltés à la manière d'un Bourdieu dans *La Misère du monde* ou d'un Jean-Paul Goux dans *Mémoires de l'enclave*. Des signaux contradictoires sont alors envoyés en direction du lectorat par l'épitéxte (les interviews de Bon dans la presse) et par le périexxte (l'indication *roman* sur la page de titre). Si la méprise éventée d'abord dans le champ de production restreinte¹⁰ par les deux ouvrages cités (Viart 2008 ; Viart et Vray 2010) puis plus largement

⁸ Voir sur le site de F. Bon, la page : <http://www.tierslivre.net/livres/DW/>, consultée le 12 janvier 2018.

⁹ Dans un entretien en anglais avec Milena Heinrich (« About Daewoo as a novel – interview with Milena Heinrich » mis en ligne le 28 février 2017 - <https://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4394>, consulté le 17 juillet 2018) et dans « L'élégance à minuit » où il affirme que son livre résulte d'une enquête « uniquement menée par Internet », à une époque (2003), où il était facile de « hacker » et « cracker les sites et archives » (« L'élégance à minuit », <http://www.tierslivre.net/krnk/spip.php?article1927>, mis en ligne le 27 août 2017, consulté le 17 juillet 2018)

¹⁰ Dans *François Bon, étude de l'œuvre*, Dominique Viart attire l'attention de ses lecteurs sur le fait qu'« il ne faudrait pas croire à un pur document. Le texte ne livre pas de véritables entretiens, contrairement à ce que la presse a pu croire en commentant le livre, mais un vrai travail de fiction, une « mécanique de creusement oral », inspiré de Nathalie Sarraute, qui sert de guide à l'écrivain pour « faire émerger du réel, là où il n'y a plus de témoin ». (Lettre de F. Bon à D.

par le biais du site Internet de F. Bon, a pu donner aux lecteurs le sentiment d'avoir été « berné » (David, 2016 : 190), elle ne remet pas en cause l'intérêt strictement littéraire du texte, qu'on peut tenir comme décuplé par cette fictionnalisation, mais elle interroge le fonctionnement et les attentes du champ dont il est question ici.

Tout auteur, Bourdieu l'a montré (1991), se situe dans un champ littéraire marqué par des rapports de force, des positions de domination. Ce champ littéraire est un espace complexe où opèrent différentes instances de légitimation (les journalistes culturels, la presse écrite, les jurys de prix littéraires, la critique universitaire, les programmes scolaires). Par l'action conjointe de la publication et de la réception de *Daewoo*, François Bon va occuper une place nouvelle dans le champ ou plutôt va simultanément (et paradoxalement) occuper deux places quelque peu antagonistes. L'occupation de la première, dans le champ de production élargie, nécessitait qu'un grand nombre de lecteurs (lecteurs ordinaires, prescripteurs d'opinion, voire universitaires) soient convaincus que F. Bon était allé rencontrer effectivement ces femmes licenciées par l'entreprise Daewoo en 2003, des ouvrières qui peinaient à joindre les deux bouts, reléguées dans leurs petites villes de Lorraine. Cette croyance a été rendue possible par la forte illusion réaliste dans laquelle le roman entraîne le lecteur (Manet Van Monfrans, 2010, 189) : rappelons encore une fois l'impossibilité de distinguer *textuellement* la réalité de la fiction. Elle a été confortée par les attentes des connaisseurs des travaux de F. Bon, ce dernier ayant à plusieurs reprises rencontré des populations défavorisées, des prisonniers ou des SDF, dans le cadre d'ateliers d'écriture, expériences dont il a tiré des livres. Toutes les conditions étaient ainsi créées pour qu'un malentendu régisse la réception du texte. La seconde place, dans le champ de production restreint pourvoyeur d'un fort capital symbolique, est octroyée par les chercheurs en littérature, refusant une lecture référentielle jugée naïve, et célébrant les qualités d'invention d'un texte considéré comme formellement novateur.

La position haute, occupée alors par F. Bon dans le champ littéraire contemporain, concilie les bénéfices d'un capital symbolique issu de deux assignations. La première est la croyance éthique et politique (des lecteurs) qui définit cette position comme l'homologue de la place autrefois occupée par les grands auteurs de l'engagement de gauche au XXe siècle (Aragon, Sartre, Bourdieu) dont elle récupère l'héritage. Cette position pourrait se gloser ainsi : « grand écrivain de gauche allant au-devant de la classe ouvrière ». La seconde, largement travaillée par les multiples « prises de position » de F. Bon lui-même, dans son roman et ses interviews, définit une position strictement esthétique et littéraire, insistant sur la *fiction* mise en œuvre dans *Daewoo*, puisqu'il s'agit pour lui d'y redéfinir le roman (le livre s'ouvre d'ailleurs sur un propos méta-narratif concernant le sens du mot *roman*¹¹), refondation à l'étude de laquelle se sont attelés ensuite les critiques, nombreux, qui se sont penchés sur ce texte¹². La posture qu'il adopte est alors celle d'un écrivain exclusivement préoccupé par des questions artistiques et langagières et refusant les termes habituels de l'indignation politique (F. Bon juge le langage syndical empli de clichés ; il récuse le militantisme aussi bien que le roman traditionnel). Dans un deuxième temps de la réception, universitaire, ce sont alors des considérations esthétiques qui l'emportent, avec dans certains travaux académiques une tendance à l'abstraction qui fait fi de ce que disent concrètement les

Viart). « Il n'y a pas à témoigner » déclarait François Bon lors du colloque qui lui fut consacré à Saint Étienne, en mars 2007, « le réel est déjà surdocumenté » (Dominique Viart, *François Bon, étude de l'œuvre*, Bordas, 2008, p. 115).

¹¹ « *Daewoo Fameck, l'usine*. / Refuser. Faire face à l'effacement même. / Pourquoi appeler roman un livre quand on voudrait qu'il émane de cette présence si étonnante parfois de toutes choses, là devant ce portail ouvert mais qu'on ne peut franchir, le silence approximatif des bords de ville un instant tenu à distance, et que la nudité crue de cet endroit précis du monde on voudrait qu'elle sauve ce que béton et ciment ici enclosent, pour vous qui n'êtes là qu'en passager, en témoin ? » (Bon, 2004 : 9).

¹² Pas moins de quinze articles académiques ont été consacrés à ce livre, dont il est question aussi dans les deux monographies consacrées à l'œuvre de F. Bon (Viart, 2008, et Bonnet, 2012)

voix ouvrières (du travail, des effets d'un licenciement, de la situation de la condition ouvrière aujourd'hui).

Depuis la parution de *Sortie d'usine* (1982), son premier roman, entièrement consacré à l'univers industriel, et des livres qu'il a publiés ensuite en lien avec le monde industriel (*Temps machine, Paysage fer, Mécanique*), F. Bon est considéré comme l'écrivain emblématique de la nouvelle « transitivity » à laquelle se livrent les romanciers français contemporains au tournant des années 1980 ; cette transitivity¹³ signifie qu'après les expérimentations formalistes du nouveau roman dans les années 1950-1970, les écrivains se sont (re)mis à parler du monde, notamment du monde social, en l'occurrence ici de l'usine. Mais ce retour au sujet social s'accomplit chez lui dans le cadre d'un renouveau de la forme romanesque et fictionnelle, souvent déroutante, « déconcertante » dirait D. Viart (2013), lequel voit dans la capacité de la littérature à ébranler les repères habituels du lecteur un signe de sa qualité, autrement dit de sa *littérarité*. Comme tout auteur ayant le sens du placement, F. Bon n'est pas resté à l'endroit où ses lecteurs (ou critiques) auraient peut-être souhaité le voir cantonné. Par une œuvre multiforme, et bientôt multi-supports, il est en train de définir une littérature qui ne passe plus exclusivement par le livre, mais s'exprime et s'exporte sur différents supports numériques, notamment sur son blog *Le Tiers livre*. En raison de l'ampleur de son œuvre, des prises de risque souvent fascinantes qu'il assume dans le changement de ses « positions », de sa présence sur les réseaux sociaux, de sa conjonction avec les critiques (notamment avec D. Viart), François Bon a acquis ainsi peu à peu une forme de suprématie dans la République des lettres françaises, et si la représentation du monde du travail lui a incontestablement permis d'acquérir le capital symbolique et littéraire qui est désormais le sien, il a su – et sait – le faire fructifier en se renouvelant et en sortant de l'écriture du travail, où l'on aurait mauvaise grâce de le fixer.

4. Valeur littéraire vs invisibilisation

Si nous avons si longuement parlé de F. Bon, c'est non seulement parce que l'appel à communication de ce numéro de *Mondes du travail* citait un extrait de *Daewoo* où le narrateur – c'est-à-dire le personnage autofictionnel et non l'auteur, donc – rendait compte de sa difficulté à restituer les témoignages qu'il avait recueillis, mais aussi parce que ce cas nous permet de mettre en lumière une des positions dominantes du champ littéraire de production restreinte à laquelle la représentation du travail (ou des ouvrières) a pu donner accès.

De leur côté, d'autres auteurs, parfois mis sous le feu des projecteurs par l'obtention d'un prix littéraire, occupent – temporairement ou plus longuement – des places enviées, qui se situent à mi-chemin entre le sous-champ de production restreinte et le sous-champ de la « grande production » dont Bourdieu explique qu'il se trouve « symboliquement exclu et discrédité » (Bourdieu, 1991 : 4). Si les romans d'usine et de révolte ouvrière de Gérard Mordillat, qui affiche sa volonté de bâtir une œuvre populaire, sont plébiscités par le public, ils ne sont ainsi pas pris en compte dans les analyses universitaires manifestant ainsi le discrédit dont ils sont l'objet (exemple par Labadie, 2015 : 32). De même les romans noirs où le monde du travail est souvent au premier plan n'ont-ils fait l'objet que d'un seul article critique, à ma connaissance du moins (Krzywkowski, 2011). Mais la distinction établie par

¹³ Voir les propos tenus par l'écrivain Danièle Sallenave en 1990 (*Littérature*, février 1990, n° 77, p. 93) cités par Bruno Blanckeman (2008) : « Si l'écriture aujourd'hui s'est libérée, je crois que c'est d'un slogan, qui était qu'écrire est un art intransitif. La grande affaire de ces dix dernières années, qui continue, ce n'est pas qu'on revienne à une écriture naïve, c'est qu'on ne mette plus l'accent sur le caractère auto-réflexif de l'écriture. Nous sommes tous d'accord que la fiction parle d'elle-même [...]. Mais je crois que nous sommes sortis de cet enfermement autonymique et que nous avons tous d'une manière ou d'une autre découvert la transitivity de l'écriture. ». Sur cette nouvelle « transitivity », voir les analyses de Dominique Viart (2005).

Bourdieu entre les deux « sous-champs » ne nous semble pas aussi net aujourd’hui avec l’exemple de plusieurs auteurs de littérature du travail conjuguant la triple consécration publique, critique et académique : Maylis de Kerangal, Lydie Salvayre, et dans une moindre mesure Thierry Beinstingel et Élisabeth Filhol. La première – qu’on donnera ici en exemple – déroule une vision optimiste et épique du travail mondialisé dans *Naissance d’un pont*, roman pour lequel elle obtient une première consécration avec le prix Médicis (2010) avant d’obtenir un immense succès public avec *Réparer les vivants* (2014)¹⁴, tandis qu’un colloque, qui s’est tenu sur son œuvre, a donné lieu à la publication récente d’un volume¹⁵. L. Salvayre de son côté a certes obtenu le Goncourt, mais pas pour ses romans ayant trait au travail (*La Médaille*, 1993 ; *La Vie commune*, 1991) ou au monde des affaires (*Portrait de l’écrivain en animal domestique*, 2007). Les œuvres de ces quatre auteurs ont donné (et donnent encore) lieu à de nombreux travaux académiques en littérature que nous ne pouvons citer tous ici.

Mais éclairer l’accès (et le maintien) à l’une des positions hautes du champ de la littérature du travail ne doit pas conduire à négliger les positions basses, où s’inscrivent de multiples livres et auteurs dédaignés par la critique littéraire car insuffisamment « littéraires » – et peut-être aussi par la sociologie, mais pour des raisons tout autres ; en effet la plupart de ces livres rendent compte du monde du travail de manière romanesque et fictionnelle, et ne présentent aucun gage de véridicité¹⁶. Comme ils n’utilisent pas non plus la méthodologie et les outils scientifiques de la sociologie ou de l’ethnologie participante, ils ne peuvent pas être exploités comme des documents fiables sur le monde du travail.

Certains chercheurs littéraires considèrent qu’il leur revient de dire ce qu’est ou non la vraie littérature et refusent de perdre leur temps avec des textes mineurs (Viart, 2013). Ainsi la majorité de la production contemporaine – et pas seulement celle qui se consacre à la représentation du travail – se trouve réduite à une invisibilité dans le champ parce que les livres ne sont pas considérés comme *littéraires* par essence. C’est justement le cas des témoignages, notamment ouvriers – sur lesquels l’historien Xavier Vigna a récemment écrit un livre essentiel et non dépourvu de sensibilité littéraire : *L’Espoir et l’effroi* (2017) et que j’ai moi-même intégrés à un travail littéraire en 2015, à l’encontre des usages de ma propre discipline.

Il convient aussi de noter les nombreux textes (littéraires) contemporains publiés chez de petits éditeurs, mal diffusés, et ne connaissant aucun écho (ou presque) dans la presse malgré l’intérêt incontestable de nombre d’entre eux tel celui que Maryse Vuillermet a consacré aux frontaliers français travaillant en Suisse dans les secteurs de l’horlogerie, des travaux publics ou de l’enseignement (Vuillermet, 2016¹⁷). Les livres de cette catégorie sont confinés dans un espace régional et se diffusent petitement grâce à des rencontres de l’auteur avec ses lecteurs en librairie. Dans le sillage d’un Jean-Paul Goux (*Mémoires de l’enclave*, 1986 réédité en 2003) et bien sûr du *Daewoo* de F. Bon, qui a incontestablement fait date, des textes hybrides fleurissent, ces « narrations documentaires » (Ruffel, 2012) qui n’ont pas toujours l’heur de plaire au grand public, dont on fait l’hypothèse qu’il apprécie davantage les lignes claires et les partages disciplinaires. Citons à titre d’exemple l’historien et romancier

¹⁴ Un bandeau éditorial présente *Réparer les vivants*, l’histoire d’une transplantation cardiaque, comme le livre aux « dix prix ». Ces derniers sont tous des prix de « lecteurs » – tel le prix des étudiants France-Culture/Télérama –, ce qui ne signifie pas que des lecteurs opèrent eux-mêmes la présélection des livres qu’il vont départager, laquelle est réalisée par des professionnels du livre.

¹⁵ *La Langue de Maylis de Kerangal*, sous la dir. de Mathilde Bonazzi, Cécile Narjoux et Isabelle Serça (Éditions universitaires de Dijon, 2017).

¹⁶ Un exemple : Zoé Shepard, *Absolument dé-bor-dée, ou le paradoxe du fonctionnaire*, Albin Michel, coll. « Document », 2010.

¹⁷ Nous citons l’exemple unique de Maryse Vuillermet, auteur de *Frontaliers pendulaires, les ouvriers du temps*, en ayant conscience qu’une recherche plus approfondie sur ces littératures « dominées » ou ces « contre-littératures » (Mouralis, 1975) devrait être menée.

Sylvain Pattieu, qui consacre deux de ses narrations à des mouvements sociaux chez PSA et dans la coiffure à Paris, auxquels il s'est joint (Pattieu, 2013 et 2015).

De véritables angles morts subsistent donc dans l'appréhension par la discipline littéraire de la littérature du travail. Les « contre-littératures » (Mouralis, 1975) y sont négligées, soit : la littérature jugée trop commerciale, qui contrevient aux principes de gratuité et d'autonomie de la littérature et qui est souvent associée à une forte médiatisation des auteurs ; les sous-genres jugés faciles de la littérature comique ou « jeune » ; les livres qui reprennent des schémas littéraires anciens jugés éculés ; enfin les témoignages, considéré comme un genre contraint où ne pourrait pas s'exprimer l'originalité créative d'un auteur.

Mais si l'identification d'une potentielle valeur littéraire détermine le choix d'étudier ou pas certains livres concernant le travail, il est indéniable qu'une autre axiologie gouverne l'intérêt des chercheurs en littérature.

5. Valeur littéraire, valeur politique

La visée des chercheurs travaillant sur le contemporain consiste à mettre en lumière la valeur littéraire de leurs objets d'étude puisque contrairement à celle qui est attribuée par la tradition et l'enseignement aux grands auteurs du patrimoine (Du Bellay, Racine, Diderot, Balzac...) la valeur littéraire du contemporain reste toujours à définir/à trouver. La notion de « roman entreprenant » forgée par Aurore Labadie vise ainsi à discriminer, dans la masse de la production littéraire, les textes les plus intéressants du point de vue de la forme, de la composition, de la langue. Il s'agit de déceler dans la production d'aujourd'hui ce qui constituera le canon littéraire de demain, aux risques que l'avenir donne tort aux chercheurs (Viart, 2013). On reconnaît là un des enjeux centraux des rivalités littéraires selon Bourdieu, soit :

le monopole de la légitimité littéraire, c'est-à-dire, entre autres choses, le monopole du pouvoir de dire avec autorité qui est autorisé à se dire écrivain et qui a autorité pour dire qui est écrivain ; ou, si l'on préfère, le monopole du pouvoir de consécration des producteurs ou des produits. (Bourdieu, 1991 : 14 ou 1998 : 366)

Mais si on peut se placer du point de vue des chercheurs (une des composantes du champ), l'étude de la conjonction (ou au contraire la divergence) de leurs points de vue avec ceux des écrivains est intéressante. Les chercheurs ont ainsi toujours un temps de retard sur les écrivains, occupés, eux, à écrire leurs œuvres tout en tentant d'occuper (en les créant) des positions prestigieuses et/ou rémunératrices. Ainsi Jean-Charles Massera se plaignait-il, lors d'un colloque à Strasbourg¹⁸, que les chercheurs aient concentré leurs efforts (en 2013) sur ses premiers livres, publiés en 2000 et 2002, méconnaissant l'évolution récente de son œuvre vers des formes moins « scripturales » (la vidéo, la chanson, les installations artistiques). Pour Bon aussi, l'écriture du travail a été un tremplin vers l'occupation d'autres positions, marquées par des prises de positions formalistes et un délaissement de ce thème initial. D'autres auteurs suivent une trajectoire similaire : les derniers livres de Beinstingel (*Journal de la canicule, Vie imaginaire d'Arthur Rimbaud*) s'éloignent considérablement du thème des restructurations du travail dans les télécommunications.

Enfin, s'il est certain également qu'une volonté de repolitisation du littéraire anime à la fois écrivains et critiques du champ littéraire du travail, on note là aussi avec des divergences parfois significatives, auxquelles il n'est pas étonnant que T. Beinstingel ait été sensible, lui qui est à la fois écrivain et chercheur (Beinstingel, 2017 : 335-339). Les

¹⁸ Intitulé *Discours économique, discours du travail, discours du management : représentation / fiction*, il s'est tenu en juin 2013 à l'Université de Strasbourg et a donné lieu à la publication de *La Langue du management et de l'économie à l'ère néo-libérale* (Grenouillet et Vuillermot dir, Presses Universitaires de Strasbourg, 2015).

problématiques contenues dans les titres de certains articles (Inkel, 2012), d'ouvrages collectifs comme *Écrire le travail au XXI^e siècle, quelles implications politiques ?* (Adler et Heck, 2016) ou exposées dans des thèses (Labadie, 2015 : 26¹⁹) expriment l'attention portée à cette question. Or, dans les entretiens qu'ils accordent, les écrivains contemporains les plus connus du champ (L. Salvayre, F. Bon, D. Daeninckx ou l'auteur de SF J.-M. Ligny) ont à cœur de distinguer leur « engagement » propre de celui de leur ancêtre Sartre (Florey, 2013 : 35-44) ; ils adoptent des postures individualistes, récusent dans le même temps avec force toute idée de militantisme. Mettant systématiquement en avant un engagement qui passerait par l'écriture, ils soulignent qu'ils sont d'abord et avant tout des écrivains.

Pour pallier peut-être ce manque d'enthousiasme politique explicite des écrivains, une tendance critique chez les chercheurs d'aujourd'hui consiste à trouver chez le philosophe Jacques Rancière des arguments pour identifier un « partage du sensible » et une « politique de la langue » chez les auteurs étudiés (Bonnet, 2012). Plus convaincante me semble la notion d'« implication » forgée par Bruno Blanckeman (2012), qui prend acte de cette distance prise d'avec le politique et d'une conception issue de Sartre ; pour ce dernier, la littérature est un message tourné vers l'autre et peut agir sur le monde pour le transformer, tandis que l'écrivain est nécessairement « situé » dans son époque. La nouvelle « implication » des romanciers procéderait, elle, d'une immersion dans le monde réel et ses activités laborieuses, puisqu'ils « partagent l'univers, voire la situation, de leurs personnages », le travailleur ayant cessé d'être « cette figure sociale de l'altérité pour laquelle l'écrivain, nécessairement privilégié, doit s'engager, mais l'organe d'une communauté à laquelle lui-même appartient » (Labadie, 2015 : 124). Les romanciers du travail contemporains éprouveraient un sentiment de responsabilité face au monde qui ne s'exprime pas (ou plus) dans une parole collective qu'ils semblent au contraire désapprouver, sinon fuir. Par « implication politique », il faut alors surtout « entendre la manière dont les écrivains font du roman le lieu d'une prise de position contre les discours déréalisants tenus sur le monde de l'entreprise » (Labadie, 2015 : 128 et 2016 : 56).

Ainsi peut-on voir dans cette notion la possibilité offerte aux chercheurs d'identifier chez les écrivains du travail l'expression d'un souci politique qui passerait par des voies nouvelles ; et soupçonner, avec T. Beinstingel que « le désir politique est [...] peut-être plus une envie critique qu'une réelle préoccupation d'auteur » (Beinstingel, 2017 : 335).

L'écriture du travail a eu des conséquences sur la redéfinition du champ littéraire global. Tout d'abord parce qu'il a permis la mise en place, notable, d'un sous-champ particulier avec plusieurs centaines d'ouvrages parus ces dernières années, mais aussi parce qu'il a redéfini à l'intérieur du champ général des positions à la fois politiques et littéraires. *Écrire le travail* a pu permettre ainsi à certains auteurs d'atteindre, soit la visibilité, soit des positions de prestige. Ces dernières se situent dans le champ de production restreinte, là où les travaux des chercheurs en littérature sont susceptibles de dégager en faveur de certains écrivains un fort capital symbolique. F. Bon est le principal (mais non l'unique) bénéficiaire de cet intérêt critique, et est parvenu à capitaliser les bénéfices issus de deux assignations, l'une politique, l'autre littéraire, même si la première résulte en partie, à notre sens, d'un malentendu dont toutes les conditions ont été créées pour qu'il ait lieu. L'écriture du travail a été (est toujours) incontestablement l'artisan d'un réinvestissement, critique et/ou artistique, de la question politique en littérature. Elle mobilise un lectorat situé à gauche qui est parfois davantage politisé que les auteurs eux-mêmes.

¹⁹ « En quoi le roman d'entreprise participe-t-il d'une repolitisation du littéraire ? En quoi est-il, pour le romancier, un lieu d'implication politique et de renouvellement des formes narratives ? » (Labadie, 2015 : 26).

Bibliographie

Beinstingel, T. (2017), *La représentation du travail dans les récits français depuis la fin des Trente Glorieuses*, thèse de doctorat sous la dir. d'Hervé Bismuth et de Jacques Poirier, Université de Bourgogne-Franche-Comté.

Blanckeman, B. « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », in Blanckeman B. et Havercroft B. (éd.) (2012), *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris.

Blanckeman, B. (2008), *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq. DOI : 10.4000/books.septentrion.13760.

Bonnet, G. (2011), « François Bon : Porter les mots dans la lumière publique In : Roman et politique : Que peut la littérature ? ». In : Durand-Le Guern, I. (éd.) (2011), *Roman et politique : Que peut la littérature ?*, Presses universitaires de Rennes, Rennes. DOI : <http://books.openedition.org/pur/39247>.

Bourdieu, P. (1991), « Le champ littéraire ». In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, pp. 3-46.

Bourdieu, P. (1998 – 1^{ère} éd. 1992), *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Ed. du Seuil, Paris.

Caligaris, N., *UBU roi* (2014), Éditions Belfond, coll. « Remake », Paris.

Casanova, P. (1999), *La république mondiale des lettres*, Ed. du Seuil, Paris.

David, A.-M. (2016), *Le roman sans projet. Représentations du travail et de la débâcle industrielle dans la littérature française contemporaine*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Popovic, Université de Montréal, Département des littératures langue française, Faculté des arts et des sciences.

Dulong, R. (1998), *Le témoin oculaire : Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris.

Florey, S. (2013), *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq.

Goux, J.-P. (2003 – 1^{ère} éd. 1986), *Mémoires de l'Enclave*, Actes Sud, Arles.

Genette, G. (1987), *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris.

Grenouillet, C. (2012), « Le monde du travail dans les récits de filiation ouvrière ». In : *Intercâmbio*, Série II, n° 4, sous la direction de José Domingues de Almeida, Instituto de Estudos Franceses da Universidade do Porto, Porto (Portugal). URL : <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184id2581&sum=sim>

Grenouillet, C. (2015), *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Éditions Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX^e et XX^e siècles », Paris.

Initiales, dossier n° 25, « Écrire le travail », Sophie Garayoa et Sébastien Le Benoist (dir.), Paris, mars 2011, 59 p.

Inkel, S. (2012), « Archéologie du politique chez François Bon », @analyses [en ligne], Dossiers, *Réel du récit/Récit du réel*, vol 7, n° 1, pp. 9-28. URL : <https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/view/385/298>

Intercâmbio, 2^e série, vol. 5, *La littérature et le monde du travail. Inspiration, représentations et mutation* (2012), Almeida J. D. de et Joao Reynaud M. (éd.), 2012. Revue en ligne : <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184id2581&sum=sim>. Page consultée le 1^{er} janvier 2018.

Jablonka, I. (2014), *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil, Paris.

Jérusalem, F. (2010), « Tournage, ajustage et fraisage : copeaux de mémoire ouvrière dans *Daewoo* et *Billancourt* de François Bon ». In Viart D. et Vray J.-B. (éd.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, pp. 177-183.

Krzywkowski, I. (2011), « Travail en noir : le travail dans le roman policier contemporain », In : Servoise, S. (2011), *Raison publique* n° 15 : *Le Travail sans fin. Discours et représentations à l'œuvre*, Paris, PUPS.

La Licorne, n° 103, *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, (2012) Bikialo S. et Engélibert J.-P. (éd.), Presses universitaires de Rennes, Rennes.

Labadie, A. (2015), *Le roman d'entreprise français depuis les années 1980*. Thierry Beinstingel, François Bon, Nicole Caligaris, Élisabeth Filhol, thèse dirigée par le professeur Bruno Blanckeman et soutenue à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris III.

Labadie, A. (2016), *Le Roman d'entreprise français depuis les années 1980*. Thierry Beinstingel, François Bon, Nicole Caligaris, Élisabeth Filhol, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Fiction / Non fiction », Paris.

Lacoste, C. (2011), *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, thèse de doctorat en Sciences du langage réalisée sous la dir. de Tiphaine Samoyault et François Rastier, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

Lejeune, P. (1975), *Le pacte autobiographique* (Poétique), Ed. du Seuil, Paris.

Levaray, J.-P. *d'usine* (2005- 1^{ère} éd. : 2002), *Putain d'usine*, suivi de *Après la catastrophe* et de *Plan social*, Agone, Marseille.

Martinez, D. (2003), *Carnets d'un intérimaire*, préface de Michel Pialoux, Agone, coll. « Mémoires sociales », Marseille.

Mouralis, B. (2011 – 1^{ère} éd. 1975), *Les contre-littératures*, Hermann, coll. « Fictions pensantes », Paris.

Panella, C. (2012), « Nouveaux profils de travailleur dans la littérature italienne contemporaine ». In : *Intercâmbio*, 2^e série, vol. 5, *La littérature et le monde du travail. Inspiration, représentations et mutation*, Almeida J. D. de et Joao Reynaud M. (éd.), 2012

Panella C. (2012), « Le retour au réel, entre fiction et témoignage, dans la littérature italienne des 20 dernières années ». In : *La Licorne*, n° 103, *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, Bikialo S. et Engélibert J.-P. (éd.), Presses universitaires de Rennes, Rennes.

Pattieu, S. (2013), *Avant de disparaître. Chronique de PSA-Aulnay*, Plein Jour, Plein Jour.

Pattieu, S. (2015), *Beauté parade. Récit*, Paris, le Livre de poche.

Ruffel, L. (2012), « Un réalisme contemporain. Les narrations documentaires ». In : *Littérature*, n° 166, *Usages du document en littérature. Production. Appropriation. Interprétation*, pp. 13-25.

Viart, D., Vercier B. et Evrard F. (2005), *La littérature française au présent*, Bordas.

Viart, D. (2007), « Littérature et sociologie, les champs du dialogue ». In : Baudorre P., Rabaté D., et Viart D. (éd.), *Littérature et sociologie*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, pp. 11-28.

Viart, D. (2008), *François Bon. Étude de l'œuvre*, Bordas, Paris.

Viart, D. (2013), « Au risque du contemporain. Pour une critique des enjeux », *Les Temps Modernes* 2013/1, n° 672, pp. 242-253. DOI 10.3917/lm.672.0242.

Viart, D. et Vray, J.-B. (éd.) (2010), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'université de Saint-Étienne, Saint-Étienne.

Vigna, X. (2016), *L'espoir et l'effroi : luttes d'écritures et luttes de classes en France au XXe siècle*, La Découverte, Paris.

Vuillermet, M. (2016), *Frontaliers pendulaires, les ouvriers du temps. Récit*, La Rumeur libre éditions, Sainte-Colombe-sur-Gand.